Document generated on 07/19/2025 2:50 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Félix Van Groeningen
« Je fais des films parce que je veux être ému par les êtres humains... »

Sami Gnaba

Number 266, May–June 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63457ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Gnaba, S. (2010). Félix Van Groeningen : « Je fais des films parce que je veux être ému par les êtres humains... ». *Séquences*, (266), 16–16.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Félix Van Groeningen
«Je fais des films parce que je veux être ému par les êtres humains…»

Après des passages remarqués au Festival de Cannes et au FNC l'année dernière, ***La Merditude des choses*** *arrive enfin dans nos salles. De ce portrait trash et souvent cru(el) d'une famille d'éternels paumés habitant les terres flamandes, on retient la redoutable efficacité de la mise en scène. Avec cette adaptation du livre de Dimitri Verhulst, le Belge Félix Van Groeningen nous offre un troisième film sombre parsemé de belles touches d'espoir fragile. Entretien.*

Propos recueillis par **Sami Gnaba**

L'humanité de vos personnages est mise à rude épreuve. Comment rester juste, empathique, devant un personnage comme Gunther, par exemple, qui est prêt à renier la mère de son futur enfant, au point de déclarer: **«Il y a deux personnes que je hais, deux femmes. La première m'a donné le jour, l'autre est en train de me faire un gosse.»?**

Un des buts du film était d'essayer de démontrer de l'empathie au moment où Gunther dit qu'il «y avait encore une chance que mon enfant soit né mort». Ce qu'il dit à ce moment est terrible. En même temps, il n'a jamais voulu des enfants et à travers les flashbacks, on comprend mieux pourquoi il ne veut pas être père, pourquoi il est devenu comme ça, tellement cynique… Comme on apprend à le connaître à un jeune âge, très pur, très juste, ça nous fait donc de la peine de le voir changer comme ça.

D'un point de vue plus général, on pourrait dire que presque tous vos personnages sont difficiles à saisir… rien d'héroïque non plus chez eux.

Oui et non. Ils sont très héroïques à leur façon. Ils sont parfois très cons, très lâches et très faibles. Comme la plupart des humains. Ils sont une vraie famille, l'honneur est très important pour eux… Le plus grand héros de l'histoire, c'est le jeune Gunther, parce qu'il est courageux et pur.

Quels éléments, dans le livre de Dimitri Verhulst, vous ont particulièrement intéressé?

La coexistence de tellement de brutalité, de vulgarité, d'un côté, et de poésie et d'empathie, de l'autre. Personnellement, je fais des films parce que je veux être ému par les êtres humains. J'adore regarder des gens, dans la rue, dans des bistros. En même temps, je trouve la vie banale aussi… Le livre inspire à trouver un équilibre entre les deux.

Je me demandais si vous avez travaillé en étroite collaboration avec Verhulst. Ou vous a-t-il laissé carte blanche?

Il m'a laissé carte blanche — c'est-à-dire qu'après qu'il ait lu la première version du scénario, qu'il n'a pas aimée du tout, il m'a dit «*Fais ce que tu as envie, je ne veux pas savoir…*». Au fait, comme c'est une histoire autobiographique, il avait tout à coup très peur que j'en fasse une histoire de héros… Au début, j'étais mal à l'aise avec le fait qu'il ne lisait plus mes versions du scénario, mais, au final, j'étais très content. Ça m'a donné l'occasion de vraiment faire le film que je voulais faire, et à la fin Dimitri était très ému quand il a vu le résultat. Tout est bien qui finit bien.

Votre film n'est certainement pas accessible à tout le monde. Le cynisme, la violence et l'outrance de certaines scènes en feraient rager plus d'un. Comment a-t-il été reçu?

Je suis très fier de dire que le film a été un énorme succès en Belgique: 446000 entrées! J'espère que j'ai ouvert les yeux de quelques Belges qui vont normalement juste voir les **Avatar** de ce monde, mais qui sont allés voir ce film aussi parce que c'était devenu un phénomène (à cause d'une réception super à Cannes)… C'est le premier film *art et essai* qui fait ça en Belgique… le film est en train de trouver son chemin dans le monde entier.

Il y a une fragilité, une mélancolie bien réelles, quoique latentes, qui émergent ici et là dans vos images. J'imagine que votre direction d'acteurs a joué un rôle primordial là-dedans.

Bien sûr que les acteurs sont très importants. Même s'il y a beaucoup de scènes qui sont presque *trop*, c'était important d'atteindre un réalisme aussi. Pour atteindre ça, je répète beaucoup et je tourne aussi beaucoup de prises. J'ai travaillé énormément sur la construction, l'évolution de l'histoire, beaucoup plus que sur mes films précédents.

En dépit de cette noirceur désespérante qui le parcourt, *La Merditude des choses* ***se clôt pourtant sur une belle lumière d'espoir. Est-ce que le livre se concluait comme ça?***

Oui et non. On sentait bien, entre les lignes, que l'auteur aimait son fils… Moi, ça m'avait fort touché, parce que juste avant, il disait qu'il ne se sentait pas un père, qu'il n'avait jamais choisi d'être père… Mais beaucoup de lecteurs n'ont jamais lu ça… Il y a eu une grande polémique là-dessus. Moi, j'ai décidé de finir avec une image qui ne pouvait pas être si ambiguë. Quand on voit quelqu'un apprendre à son fils à rouler en vélo, il peut bien dire 1000 fois qu'il ne sera jamais père, il reste qu`à la fin il l'est devenu quand même!